

Ils se sont évadés des camps allemands...

Chacun se souvient comment, il y a bientôt six mois, le Capitaine Billotte, fils du Général Billotte tué au cours de la Campagne de France, est arrivé de Russie en Angleterre avec 183 officiers et soldats français évadés d'Allemagne. Ces braves se sont échappés isolément ou par petits groupes de deux ou trois et chacun d'entre eux à son histoire différente de celle de ses camarades. Ils se sont retrouvés seulement par la suite dans les camps ou prisons russes, n'ayant tous qu'un désir : faire payer aux Allemands les souffrances qu'ils ont endurées et que leurs camarades moins fortunés qu'eux endurent encore sous la botte nazie. L'occasion leur en a été fournie par l'agression allemande contre la Russie. Il leur a été alors permis de gagner l'Angleterre devenue l'alliée des Soviets et de là les forces françaises libres. Aujourd'hui, ils combattent de nouveau l'ennemi de toujours. Les uns en Angleterre suivent des pelotons, d'autres sont en Lybie, d'autres enfin sont parmi nous, prêts à partir pour le front du désert.

Nous avons eu la chance de pouvoir joindre deux d'entre eux ici même, à Brazzaville, et de leur demander leurs impressions sur ces étonnantes pérégrinations.

P... âgé de 39 ans a été fait prisonnier à Belfort. Le 18 juin 1940 avec la plus grande partie de sa compagnie ils furent de suite dirigés sur un camp où se trouvaient déjà entassés une cinquantaine de milliers de prisonniers. Mais laissons parler notre interlocuteur :

— Nous sommes demeurés là à attendre pendant six jours, parqués comme des bêtes, n'ayant rien à manger que ce que les habitants de la région nous faisaient parvenir en cachette. La ruse consistait à lancer par dessus la clôture un caillou enveloppé d'un billet de banque, les passants le ramassaient et renvoyaient par la même voie boules de pain et boîtes de conserves. Mais c'était bien peu pour tous ces ventres affamés ! Quand aux sentinelles, elles étaient féroces. Un jour, un des nôtres avait, par mégarde, bousculé légèrement une sentinelle allemande. Froidement celle-ci l'a mis en joue et l'a abattu...

Puis ce fut la première étape vers la captivité. Au nombre de 30.000 environ et toujours sans rien avoir reçu à manger, nous gagnâmes à pied Mulhouse où nous devions rester jusqu'au 25 juillet. Là nous fîmes connaissance enfin avec le régime alimentaire que l'Allemagne réserve aux prisonniers : par jour et par homme nous recevions deux quarts de soupe où nageaient des nouilles ou du riz, le tout avant une forte odeur de pétrole, et un cinquième de boule de pain. Ceci cinq jours, sur sept de la semaine, les deux jours restant on nous allouait une douzaine de biscuits français. Nous avions bien nos voitures pleines de ravitaillement mais les Allemands se les réservaient.

— Tout cela se passe en France, mais quel a été votre sort en Allemagne ?

— J'allais y arriver.

Nous avons quitté Mulhouse le 25 juillet pour gagner Mulhâusen, en Allemagne, et de là on nous embarqua dans des wagons à bestiaux où nous allions rester, enfermés pendant les 66 heures que dura le voyage vers la Prusse Orientale et naturellement cela sans manger.

Et ce fut le camp. Imaginez-vous des baraquements en planches meublés de paillasses. Tout autour plusieurs dizaines de rangées de fils de fer barbelés. Des projecteurs éclairaient la scène la nuit venue pour empêcher les évasions.



Les Français, évadés d'Allemagne via la Russie, arrivent à Londres pour se joindre aux Forces Françaises Libres

— Comment étiez-vous nourris ?

— Mal, le matin un demi litre d'ersatz de café ; à 11 heures un litre de soupe aux pommes de terre ou aux betteraves fourragères, le soir un cinquième de boule de pain noir avec, en guise de beurre, du sang de bœuf en conserve. Les Allemands font un grand usage de ces sortes de conserves

Nous n'avions heureusement pas à travailler, nous étions de passage, et de fait à quelque temps de là on nous faisait prendre le train pour Tilsitt.

Là on nous fit ranger autour d'une place. Nous allions bientôt comprendre pourquoi. Des civils allemands arrivèrent qui étaient les uns industriels, les autres fermiers et, comme s'il se fût agi d'animaux à vendre sur un champ de foire, ils firent leur choix parmi nous, supputant notre résistance physique et tâchant de découvrir les plus aptes aux travaux qu'ils se proposaient de nous faire faire. Je fus moi-même choisi par un gros fermier qui m'emmena de suite à la ferme, je trouvais deux autres Français et un Belge qui avaient déjà été pris lors d'un précédent arrivage.

— Mais vous-avez dû, une fois hors des camps, vivre dans de meilleures conditions ?

— Détrompez-vous. Il nous fallait travailler avec acharnement de 4 heures du matin à 9 heures du soir avec seulement comme interruption quinze minutes à midi pour avaler la sempiternelle soupe aux pommes de terre. La nourriture n'était guère meilleure qu'au camp, le travail était intensif et, surtout, c'était l'hiver, le terrible hiver russe. Il fallait se déplacer en traineau, travailler dans la neige par 36° au-dessous de zéro parfois ! De plus nous étions toujours sous la surveillance d'un soldat. Chacun de nous faisait partie

d'un groupe de dix à quinze prisonniers lequel était confié à la garde d'une sentinelle. Le soir nous étions obligés de coucher tous ensemble dans une même pièce aux fenêtres munies d'épais barreaux de fer et aux portes solidement cadenassées. Nous ne pouvions faire de feu qu'un jour seulement par semaine.

— Avez-vous vu des Polonais ?

— Oui et je puis vous dire que de tous les prisonniers ils étaient les plus malheureux. Quand je parle de prisonniers il s'agit tout aussi bien de civils que de militaires. Une jeune polonaise qui travaillait dans notre ferme, m'a raconté comment on avait cerné la rue où elle habitait et comment les gens eurent quelques minutes seulement pour évacuer les lieux, emportant le peu qu'ils pouvaient. Plusieurs habitants, dont elle-même, furent arrêtés à cette occasion et envoyés en Prusse Orientale pour y travailler.

Les Allemands traitent les prisonniers en général et les Polonais en particulier comme des bêtes de somme dont il faut tirer le maximum.

— Le moral des prisonniers français en est-il affecté ?

— Non, nos compatriotes prisonniers ont un moral excellent en dépit des efforts des Allemands. Vous avez sans doute entendu parler du journal "Le Trait d'Union" journal édité en français par les Allemands et destiné aux camps de concentration. A en croire ses rédacteurs l'Allemagne ne désire rien moins que s'entendre avec la France ; l'Angleterre est responsable de tout, elle doit être abattue et elle l'est déjà virtuellement. Tels sont les thèmes développés chaque jour dans cette feuille. Mais les Français ne sont pas dupes. Ils sont d'ailleurs assez bien renseignés sur les événements mondiaux.

Et nos interlocuteurs nous dirent — mais nous ne pouvons donner de détails — comment dans un camp, il y avait, un poste de radio clandestin.

La plupart des prisonniers ont connaissance du mouvement de Gaulle et savent ce qu'il est. On nous a raconté à ce sujet une petite anecdote qui montre bien l'esprit qui règne chez nos prisonniers.

Les aspirants français sont astreints chaque matin à un certain temps d'exercices en plein air. Un jour, la séance terminée, les aspirants rendirent le salut au moniteur en criant "Vive de Gaulle" !

Quotidiennement de nouveaux tours sont joués aux Allemands. Un jour, un groupe d'officiers français est transféré, sous escorte, du camp où ils se trouvaient à un autre. Ils avaient été, au départ soigneusement enfermés dans des wagons à bestiaux. Mais ils eurent tôt fait, en cours de route, de déclouer quelques lattes du plancher du wagon et ils profitèrent de ce que le train s'était arrêté un moment pour se glisser jusqu'au dernier wagon qu'ils décrochèrent.

Dans ce wagon se trouvait toute l'escorte du convoi, et c'est ainsi que les prisonniers français arrivèrent à destination, sans gardiens. On juge de la stupéfaction du commandant du camp !

Les Evasions

Ici les histoires sont plus étonnantes les unes que les autres, mais aussi que de sang-froid et d'héroïsme elles dénotent !

S'évader c'est l'idée fixe de tous les prisonniers. Beaucoup essayent, quelques uns réussissent. C'est que les difficultés sont grandes et la surveillance sévère.

Un jour deux officiers décident de tenter leur chance. Ils se déguisent en civils après avoir échappé à leurs gardes. Tous deux connaissent bien l'allemand ; c'est une condition de réussite. Ils prennent le train pour Koëningsberg. Là, craignant d'être remarqués, ils entrent dans une église, assistent à la messe, puis réussissent à prendre de nouveau un train pour la frontière lithuanienne, et descendent dans une petite ville à quelques kilomètres de celle-ci, où ils attendent la nuit dans un cinéma. A minuit, ils passent la frontière.

P... ajoute :

Quant à nous-mêmes, nous étions las du travail intensif auquel on nous astreignait ; las aussi de ne pas manger à notre faim et des mauvais traitements du fermier chez qui nous étions. Nous avions depuis un certain temps l'intention de gagner la Russie. Un jour l'occasion se présenta. Le patron était parti dans une localité voisine. Nous nous décidâmes.

Nous étions trois français. Vêtus le plus possible pour lutter contre le froid et aussi pour ne pas avoir de paquet insolite à porter. Nous savions que nous avions deux lignes de sentinelles à la frontière. Pour ne pas attirer l'attention chacun avait un sac d'engrais. La première ligne de sentinelles fut dépassée sans coup dur. Nous arrivâmes alors à un champ qui ne nous séparait plus que de la frontière. Ouvrant nos sacs d'engrais nous nous mîmes en devoir de faire semblant de

travailler. Il restait à passer la seconde ligne de sentinelles. Un moment elles nous tournèrent le dos, nous prîmes alors le pas de course et nous passâmes la frontière. Quand les sentinelles réalisèrent, il était trop tard.

R...., le second de nos nouveaux amis, est passé à la faveur de la nuit. Il travaillait à proximité de la frontière lithuanienne à des terrassements dans une gare de chemin de fer. En cet endroit, la frontière faisait un crochet et alors qu'il tentait de s'échapper, il se perdit dans la nuit.

— Je ne savais si j'étais en territoire russe ou en territoire allemand. Devant et derrière moi des sentinelles faisaient les cent pas, mais qu'étaient-elles, russes, allemandes ? Tout à coup l'une d'elle vint vers moi. Je me cachai dans un fossé, elle passa à moins d'un mètre sans me voir. Mais j'avais reconnu la casquette et les bottes russes.

Cependant je restai caché encore une demi-heure afin d'être bien sûr. Enfin je me décidai à me présenter à la sentinelle à la grande stupéfaction de celle-ci. Conduit au poste de garde, on me fouilla, on essaya de m'interroger mais je ne con-



Le Capitaine Billotte (au centre en veste de cuir), et quelques uns de ses camarades évadés en même temps que lui, s'entrelient avec un officier supérieur des F.F.L.

naissais pas le russe et je ne pus répondre. Je crus néanmoins comprendre qu'on me prenait pour un espion et ce n'est que par la suite que je pus m'expliquer grâce à un interprète.

La Russie, pays du mystère

— Quel accueil avez-vous eu de la part des Russes ?

— Un accueil empreint de beaucoup de méfiance. La Russie est le pays même de la méfiance. C'est bien d'ailleurs ce qui explique pourquoi on connaît si mal ce pays en Europe. Le Russe sympathise très difficilement ; souvent il nous est arrivé, quand nous eûmes appris quelques mots, de vouloir converser avec les gens, mais c'était toujours peine perdue ; le plus souvent notre interlocuteur feignait de ne pas nous comprendre.

Nous n'avons pu voir grand chose en Russie. On nous avait séjourné à Kaunas, Smolensk, Moscou, Vologda.

Nous fûmes en effet considérés comme belligérants par la Russie alors neutre et, comme tels, internés. Nous fûmes cependant en général bien traités et à part le manque de nouvelles de nos familles nous avons pris patience jusqu'au jour où grâce à l'Ambassadeur Britannique, on nous embarqua pour l'Angleterre via Arkhangel,

Cependant le peu que nous avons pu voir, au cours de nos différents déplacements en chemin de fer, nous a édifié. Même à l'époque où les Allemands semblaient avancer en une ruée irrésistible, jamais nous n'avons vu les Russes se départir de leur calme et de leur sang-froid. Nous avons assisté à Kaunas, au début des hostilités, à une tentative de bombardement aérien par les Allemands. La D. C. A. a été si merveilleusement précise que quelques rares appareils seulement ont pu survoler la ville. Nous avons vu plus tard, dans la région de Smolensk, lors de la grande poussée allemande sur Moscou, des quantités invraisemblables de tanks, de munitions, d'avions et de canons monter par chemin de fer vers le front. A ce sujet, contrairement à ce que l'on dit, le matériel ferroviaire russe nous a paru comme étant de première qualité, bien que les voies ferrées soient relativement rares dans cet énorme pays. Cependant nous avons pu constater, toujours en cachette, que d'innombrables voies nouvelles sont en construction partout. Les Soviets font dans ce domaine un immense effort, et le soldat russe est bien équipé et bien entraîné.

Je crois que nous pouvons avoir confiance dans la puissance de l'armée russe. D'ailleurs, Staline et plusieurs autres personnalités n'ont-ils pas déclaré qu'ils espéraient en finir cette année même avec l'Allemagne nazie ? Et notre plus grande joie est bien de nous être évadés à temps pour pouvoir participer sous les ordres du général de Gaulle, à cette victoire qui sera la libération de notre pays et aussi de nos malheureux camarades, moins veinards que nous, restés dans les camps boches.

F. F.

Chez les Bretons d'A. E. F.

(suite de la page 3)

Une page d'histoire

Au moment où la France anxieuse et livrée à l'ennemi attendait de ses fils, hors de la Métropole, un geste de défense et de salut "l'Amicale des Bretons de l'A. E. F." avait pris position. A cette époque, le Gouverneur Général Boisson, en raison de ses origines bretonnes avait l'honneur d'être Président d'Honneur de notre Association. Dans la première quinzaine de juillet 1940 le rôle de ce haut fonctionnaire ayant paru suspect à beaucoup, le Bureau de l'Association, traduisant le sentiment général des Bretons d'A. E. F., adressait à M. Boisson le manifeste suivant :

"Au nom de toutes les traditions d'honneur, de courage et de loyauté de leur race.

Au nom des 250.000 de leurs morts pour la France de 1914 à 1918 et ceux, plus nombreux peut-être, encore tombés dans ces dernières semaines.

Fidèles à leur devise "Potius mori quam foedari" à laquelle jamais Breton n'a faili,

les Bretons d'A. E. F.

déclarent se refuser à trahir leurs alliés et attendent de leur Président d'Honneur, M. le Gouverneur Général de l'A. E. F., le geste sauvegardant leur honneur."

Au nom des Bretons de l'A. E. F.

Le Bureau :

Dr Bizien Ballu
Bonnet Le Guyader
Sanson Lecorre et Sully.

Copie de ce manifeste était en même temps adressé au Général de Gaulle.

L'histoire dira qu'au moment où la patrie martyrisée a eu besoin de ses enfants, spontanément, le vieux cri de nos ancêtres :

"Sao Breiz" a jailli de nos poitrines.